

Entretien avec Dany Laferrière

(Propos recueillis par **Francesca DAINESE**, Stand du Québec, Salon du livre de Paris, vendredi 21 mars 2014)

Dany Laferrière, célèbre écrivain canadien d'origine haïtienne, entre à l'Académie française. Merveilleux conteur, il révèle dans cet entretien des faits marquant de sa vie: son enfance à Port-au-Prince « entouré des femmes », un père en exil, puis son arrivée à Montréal. C'est là qu'il publie son premier roman, couronné d'un succès immédiat: *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (1985). Ce livre, adapté au cinéma, a été traduit en plusieurs langues et signait le début de la carrière d'un écrivain qui insiste sur la capacité et même la nécessité de se réinventer, chaque fois avec audace. De l'usine à l'écriture, son travail de scénariste, à Montréal comme à Miami pendant les douze années suivantes, l'a vu s'engager à la télévision et à la radio. Il collectionne alors les prix : Prix Carbet de la Caraïbe pour *L'odeur du café* (1991) ; Prix Edgar-Lespérance pour le *Goût des jeunes filles* (1993), Prix Médicis pour son roman *L'énigme du retour* (2009). Nommé « Personnalité de l'année 2009 » par La Presse/Radio-Canada un an avant la publication de *Tout bouge autour de moi* (sur le tremblement de terre en Haïti), il reçoit un Doctorat honorifique de l'Université du Québec. La reconnaissance la plus importante dont Dany Laferrière fait l'objet, est son entrée à l'Académie française en septembre 2013. Après délibération par les Pairs, il est élu au premier tour du scrutin pour occuper le siège N° 2, vacant depuis le décès en 2012 de l'écrivain argentin Hector Biancotti. Il est le deuxième homme noir après Léopold Sédar Senghor et premier écrivain québécois à revêtir l'immortalité au sein de l'Académie française. Il se déclare investi d'un ancien privilège : être accueilli au Royaume de la langue française, grâce à l' « épée de l'esprit » offerte comme reconnaissance pour son travail.

La littérature francophone connaît-elle un essor dans le paysage littéraire français selon vous ? Et dans « le monde » ?

Personnellement, je ne fais aucune différence entre la littérature française et la littérature francophone, je ne crois pas que ce soit une bonne chose d'identifier les écrivains par leur nationalité. On est écrivain, tout simplement, comme on est médecin. Un médecin peut soigner tout le monde, pas seulement les gens de son propre pays. Pour moi la notion de littérature francophone n'est pas une notion qui rende compte de la réalité, ni de la littérature, ni de l'écriture, parce que elle ne tient pas compte d'une chose extrêmement importante : les écrivains sont définis par les livres qu'on lit beaucoup.

L'étiquette de francophonie a-t-elle encore du sens en 2014 ?

Vous savez, les gens mettent des étiquettes, ils pensent donner plus de chance aux livres, mieux diffuser la littérature d'une région. Ce n'est qu'une façon de les retrouver plus rapidement dans les librairies. Au début, je vous aurais dit : « c'est mieux de ne pas mettre d'étiquettes », mais en réalité c'est plutôt l'Université que je trouve discutable, contestable, car elle utilise cette étiquette pour les cours, par exemple.

Je voudrais rebondir sur votre affirmation « les écrivains sont définis par les livres qu'on lit beaucoup ». Que voulez-vous dire ?

Oui, les écrivains sont définis par les livres qu'on lit beaucoup : Si j'aime la littérature japonaise, russe ou italienne, c'est mon choix. Parce que je dois être défini comme un écrivain francophone lorsque je n'aime lire que des écrivains qui ne sont pas de langue française mais qu'ils sont traduits en français ?

A propos de vos œuvres de « littérature française », quels sont les auteurs qui ont le plus influencé votre travail ?

J'aime surtout lire des auteurs éloignés de moi. Je ne peux pas dire que je suis proche de Borges ni de ses phrases courtes, sentencieuses ; mais il a quand même une influence marquante sur moi. Après, j'aime Jun'ichirō Tanizaki pour la distance qu'il met entre soi et le lecteur, sa façon de tenir le lecteur ; puis Mikhaïl Bulgakov pour son ironie. Comme je dis toujours, il n'y a aucune distinction de race ou d'origine dans ma bibliothèque. Elle est pluriethnique.

Vous dites aussi : « je suis du pays de mes lecteurs ». Pourquoi entreprendre ce voyage chez vos lecteurs ?

Je pense que le lieu a quelque chose d'important, comme disait Glissant : « le lieu est incontournable ». Si vous êtes née en Italie, en Allemagne, ou autre, c'est inscrit et irrévocable. Vous avez naturellement votre sensibilité face à la lecture ou aux images de votre enfance. C'est très important, mais le lieu n'est pas le seul critère pour la littérature.

Vous avez dit que le métier de l'écrivain est d'être « écrivain, tout simplement », mais ne pensez-vous pas qu'il y ait d'autres critères pour mieux s'orienter et comprendre l'œuvre d'un auteur ?

Je pense qu'on peut aussi ajouter le temps. On voit que le temps a une importance capitale dans les relations humaines, surtout depuis que la technologie permet d'écrire ou parler avec des gens qui se trouvent à l'autre bout du monde, gratuitement et instantanément par le biais d'internet. On est immédiatement au courant de ce qu'il se passe dans le monde. Les personnes qui écoutent les nouvelles sont de plus en plus bombardées par des informations provenant du monde entier. Nous ne pouvons plus faire semblant de l'ignorer. Le temps est primordial car on ne peut pas uniquement

analyser les écrivains du point de vue de leur pays d'origine, il faut aussi y ajouter l'époque dans laquelle ils écrivent.

Vous avez écrit dans le Manifeste pour une littérature-monde de Michel Le Bris. Pensez-vous que quelque chose a changé depuis les années 2007 et 2008 ? Peut-on maintenant parler d'une « littérature-monde » qui comprend et accueille la littérature française ?

Les manifestes ne sont que des manifestes. Ce qui a été important ; c'est l'écriture, la littérature, le texte en lui-même. Tout cela arrive dans un contexte où ce dernier peut être pris comme une réponse à des problématiques sociales, économiques, et politiques. Il y a aussi l'idée de dire clairement ce qu'on pense de la réalité littéraire du moment. De plus, comme la littérature ne tient pas compte des choses qu'on fait clairement, parce qu'elle n'est pas claire, elle est aussi dans l'ambiguïté. Un manifeste ne sera jamais quelque chose qui représente véritablement la réalité littéraire d'une époque. On peut évaluer cette pertinence à hauteur de 70%.

En quoi étiez-vous d'accord ?

Moi, j'étais tout simplement d'accord avec l'idée de casser l'hégémonie parisienne sur cette question des littératures de langue française, mais je n'étais pas forcément d'accord avec d'autres choses écrites dans ce manifeste. C'est pourquoi j'avais pris un peu de distance, en écrivant le texte où je disais que je parle français dans toutes les langues et dans tous les pays, et que la littérature pour moi est une affaire de voyage, pas de confinement.

La France et Paris sont extrêmement importants pour vous, particulièrement depuis votre récente admission à l'Académie française. Mais vous n'avez jamais écrit à ce propos...

Je n'ai pas habité à Paris. Mon ami, Alain Mabanckou, en revanche, a habité à Paris. Il vit à Los Angeles et donc Paris, comme Brazzaville, sont des villes très éloignées de lui mais sont devenues des lieux de nostalgie. J'ai habité à Montréal, à Miami, et j'habite encore au Québec. Ce sont mes lieux, mes espaces d'écriture, bien que l'Amérique ne m'évoque aucune nostalgie. Au niveau de l'imaginaire littéraire, j'ai plutôt la lumière, le ciel bleu d'Haïti, la mer des Caraïbes, le marché du Québec avec toutes ses communautés différentes, africaine, libanaise... La vie environnante permet de trouver de l'inspiration pour écrire.

Que dégage Paris en termes d'inspiration pour les écrivains, selon vous ?

Qu'est-ce que je dois dire de Paris si ce n'est qu'elle n'est pas que la capitale de la France, mais du monde francophone ? Il y a des millions et des millions de personnes qui viennent de partout à Paris parce que c'est une ville vraiment puissante politiquement, économiquement. C'est la ville qui a le plus grand nombre de librairies en Europe, et dont l'activité littéraire la plus importante.

Que représente votre entrée à l'Académie française?

Je suis maintenant membre de l'Académie française et j'ai été reçu par le Président de la République pendant une heure. C'est rare d'être reçu par un chef d'Etat une telle durée lorsqu'on est écrivain. Cela crée quelque chose qui n'a rien à voir avec la France, qui est une invention de la France par rapport à l'histoire. Paris c'est la capitale de tous les écrivains. Il ne faut pas voir Paris comme le symbole de la France ou un symbole de colonisation. Il faut la voir plutôt comme New-York. Ce sont des villes hybrides, multiformes, multiculturelles, du melting-pot, qui ont fasciné les humains. Elles ont une importance car les écrivains qui y habitent sont venus partager de l'expérience.

L'accueil à l'Académie française est-il la reconnaissance d'une collectivité ?

Oui, d'autant plus que l'Académie française peut être discutable en France mais elle ne l'est pas dans les pays du tiers-monde. Ni dans les autres pays francophones. Pour eux, la littérature française reste la forteresse de grands écrivains comme Alexandre Dumas (dont j'occupe le siège N°2), Montesquieu, ou encore le magnifique Argentin Bianciotti, à qui j'ai succédé. Pour nous, c'est extraordinaire, c'est un rêve d'être associé à ces écrivains au nom illustre. L'invention de la France de créer une ligne historique de la littérature confère aux écrivains une certaine autorité.

L'Académie française protège les illustres écrivains et continue à veiller au bien-être de la littérature française...

Vous savez que le symbole de l'Académie c'est une épée parce que, originairement, l'Académicien était le seul qui pouvait paraître devant le Roi armé de son épée. L'épée c'est celle de l'esprit, il avait donc le droit de la rendre, c'est-à-dire, le droit de questionner le Roi, s'il avait une question. C'est ce qui se passe aujourd'hui dans les aéroports, vous ne pouvez pas traverser les pays avec une arme. Imaginez-vous un pays où un individu, qui ne soit pas d'origine aristocratique, puisse par son esprit, par ce qu'il a créé, arriver devant le Roi avec son arme, lui parler *de facto*, d'égal à égal. La France est le seul pays qui l'a proposé, qui a donné une valeur aussi puissante à l'intellectualisme.

Le Prix Goncourt s'inscrit-il dans la même ligne politique ?

Bien sûr, chaque année, l'écrivain du Prix Goncourt rencontre le Président aussi, et la nouvelle se trouve très bien placée dans les médias.

En parlant de la diffusion de vos œuvres au niveau européen et mondial, vous êtes traduit dans plusieurs pays. Qui choisit les pays dans lesquels vous serez traduit ?

Ça dépend, généralement c'est dans le marché du livre, les éditeurs rencontrent d'autres éditeurs et les agents. Ils finissent par trancher en fonction des ventes. Un prix peut changer significativement la diffusion d'un roman en conférant une nouvelle notoriété à son auteur.

Vous avez écrit sur le tremblement de terre en Haïti. Comment avez-vous su que c'était le moment pour vous engager ?

J'étais présent et je ne pouvais pas faire semblant de n'avoir rien vu. Il fallait rendre compte de ce qu'il s'était passé. C'était important que ce soit fait par quelqu'un qui connaît bien le pays, qui connaît la population et la respecte. Il ne fallait pas que ce soit comme à la télévision avec des maisons qui tombent, des gens qui crient et meurent, sans savoir qui ils sont vraiment.

Chez les écrivains francophones, il y a une volonté de parler de sujets sensibles comme l'immigration, l'intégration, la condition des femmes. Dans quelle mesure la littérature, pour vous, est-elle un témoignage actif d'un moment historique ?

La vie est complexe, tout simplement. Il y a des livres qui sauvent la vie des gens, c'est aussi de l'engagement. Le livre peut apporter un certain goût de vivre, du confort aussi, même sans idéologie. Il est important de témoigner et de soulever les choses qui ne vont pas.

Un message positif pour conclure. Vous parlez souvent de se réinventer dans votre autobiographie, vous dites qu'il faut toujours avoir de l'audace...

Je suis planté dans le rêve et le réel, toute la littérature pour moi est une forme de rêve. Cette audace dont je parle, et qui m'a accompagné jusqu'ici, c'est ma nature, c'est lié à mes origines haïtiennes. J'aime aussi transmettre un message puissant, de vie et d'énergie. Je pense que c'est important, dans la littérature comme dans la vie.

Références bibliographiques

- Laferrière, Dany. *Journal d'un écrivain en pyjama*. Paris : Grasset, 2013.
- . *Je suis un écrivain japonais*. Paris : Librairie générale française, 2012.
- . *Tout bouge autour de moi*. Paris : Grand livre du mois, 2010.
- . *L'énigme du retour*. Paris : Grand livre du mois, 2009.
- . *Vers le sud*. Paris : Grasset, 2006.
- . *Le goût des jeunes filles*. Montréal : VLB, 1992.
- . *L'odeur du café*. Montréal : VLB, 1991.
- . *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Montréal : VLB, 1985.